

Le frère Christophe BOUREUX est dominicain, docteur en théologie et en anthropologie religieuse. Il enseigne à la faculté de théologie de l'Université catholique de Lyon. Il est membre du comité de rédaction de *Lumière & Vie* depuis 2002

Christophe BOUREUX

L'ouverture d'un espace de reconnaissance

La recherche de ces dernières années a permis à la christologie de se libérer du fardeau de la preuve historique quand elle aborde la résurrection de Jésus. Sans en refuser l'historicité, la christologie a bien montré que la résurrection de Jésus n'est pas un événement historique comme les autres qui le relèguerait dans le passé. Ce qui est historique, au sens strict où cela est soumis à des investigations sur des textes et des événements du passé, c'est le témoignage des disciples et le profond bouleversement que la résurrection du Christ imposa à leur existence, puis, par contagion, à l'ensemble de la civilisation méditerranéenne jusqu'à nous.

La résurrection est donc le basculement du temps humain, pleinement vécu par Jésus, dans le temps de Dieu. La résurrection du Christ Jésus révèle donc la distinction sans séparation entre le temps des hommes et le temps de Dieu. Parmi bien d'autres théologiens contemporains, Christian Duquoc écrivait avec pertinence : « Avec la résurrection (...) le crucifié, Jésus de Nazareth, s'est imposé aux Apôtres comme vivant (...). Cette vie est un événement du passé dans le retournement des Apôtres qu'elle opéra ; de ce retournement, nous avons des points de repères objectifs. Mais cette vie en elle-même est l'ouverture d'un avenir insoupçonné, l'anticipation, en un seul, du « Royaume de Dieu » qui vient : cette vie est donc actuelle. La résurrection de

CORREGGIO, *Noli me tangere*, vers 1530, Musée du Prado, Madrid

Jésus n'est pas un événement du passé au sens où l'on pourrait la circonscrire une fois pour toutes »¹.

1. Ch. DUQUOC, *Jésus, homme libre. Esquisse d'une christologie*, Cerf, 1974, p. 91.

Cette mise au point théologique est extrêmement importante pour faire droit à la conscience historique qui a émergé aux XIX^{ème} et XX^e siècle sans cependant capituler devant elle. Il s'agit de comprendre que les disciples du Christ sont, à toutes les époques, ses contemporains dans la foi. La foi chrétienne suppose l'enracinement historique de Jésus, son incarnation dans la culture de son époque. C'est à partir de « l'une fois pour toute » de sa mort et de sa résurrection que son message et son exemple révèlent le chemin vers le Royaume à tous les hommes de tous les temps.

Sortir de l'ornière du prodige

On peut cependant se demander si cette insistance de la christologie à régler la question de l'historicité de la mort et de la résurrection du Christ réussit toujours bien à surmonter le risque de n'y voir que le prodige d'une reviviscence d'un cadavre. L'effort pour comprendre le sens qu'a pour nous la résurrection du Christ, de telle sorte que nous puissions dire avec saint Paul que nous sommes « ressuscités avec le Christ » (Ep 2,6; Col 2,12; 3,1), risque toujours de se heurter à un déficit de représentation qui la fait tomber inexorablement dans l'ornière, soit du prodige de type magique, soit dans la réincarnation.

C'est pourquoi, en complément de l'examen du rapport de Jésus ressuscité au temps de l'histoire, il est nécessaire de tenter d'élucider son rapport à l'espace tant humain que divin. En effet, si comme par exemple dans le récit des pèlerins d'Emmaüs en Lc 24,13ss, le Christ ressuscité établit le lien entre l'avant et l'après de sa mort-résurrection, les autres récits d'apparition mettent en avant le fait déconcertant que Jésus ressuscité semble faire fi de notre représentation habituelle de l'inscription du corps humain dans l'espace.

L'ascension dans l'évangile de Marc (Mc 16,19) et dans les deux livres de Luc (Lc 24,51 et Ac 1,9) déroutent le sens commun et incite à se représenter (comme les peintres ne manqueront pas de le faire) le Christ dans une extraordinaire lévitation qui sem-

blerait inaugurer la conquête spatiale. Le chapitre 20 de l'évangile de Jean est encore plus déconcertant lorsqu'il mentionne à deux reprises que Jésus ressuscité apparaît à ses disciples alors qu'ils sont réunis et que « les portes de la maison étaient verrouillées » (Jn 20,19 ; 20,26). Le danger est ici de se représenter la résurrection comme le devenir ectoplasmique de Jésus.

Le danger est de se représenter la résurrection comme le devenir ectoplasmique de Jésus.

Il n'en est rien, bien sûr. Le message de la pâque chrétienne est celui d'une Parole faite chair dans un corps. Or un corps humain ne vit pas seulement dans le temps mais aussi dans l'espace. Par conséquent, de même que le rapport de la résurrection au temps de l'histoire montre que la Pâque de Jésus a provoqué un nouveau rapport au temps chez ceux qui croient en lui, il faut montrer que le rapport de la résurrection à l'espace engendre une nouvelle manière d'habiter l'espace pour ses disciples.

Il s'agissait, quant au temps, de se libérer de la représentation objective de l'histoire, il s'agit quant à l'espace de se libérer d'une conception purement géométrique comme étendue vide. Être ressuscité avec le Christ, cela ne signifie pas seulement que les forces de mort n'ont pas le dernier mot dans le présent et l'avenir, mais aussi que les barrières qui séparent les humains entre eux perdent leur seule fonction séparatrice pour être instituées en frontières qui distinguent et différencient.

Une nouvelle création

La Pâque du Christ est en effet une nouvelle création, qui, comme la première, unit en Dieu sa volonté à sa parole et à sa sagesse pour différencier les êtres. Le premier récit de la Création dans le livre de la Genèse coordonne le déroulement du temps des six jours avec l'installation de toutes les créatures dans leur espace propre. C'est une doxologie liturgique, parce que c'est aussi un récit de salut faisant sortir toute chose de la non-existence.

La nouvelle création dans la perspective trinitaire chrétienne allie elle aussi dans un même élan de libération – de rachat – le temps du salut avec l'espace de la Gloire divine. Le Christ

ressuscité modifie le cours du temps et change la forme de l'espace humain. Il relie le temps divin au temps humain sans annihiler ce dernier et il confère à l'espace humain une dimensionnalité divine. Donc de même que pour comprendre le temps à la lumière de la résurrection du Christ il faut en écrire l'histoire, l'*historiographe*, de même faut-il pour comprendre l'espace à la lumière de la résurrection en écrire l'espace, le *géographe*. Il n'y a pas de foi en Dieu sans le temps de l'histoire, à raconter et à écrire. Il n'y a pas de foi qui ne soit vécu dans un lieu, dans la détermination d'un espace de vie à décrire et à tracer.

Parmi bien des exemples bibliques, celui du songe de Jacob (Gn 28,10-22) est éloquent : l'échelle qui se dresse entre ciel et terre est reliée à la nomination de l'espace entre Béer-Sheva et Harran et au tracé de la maison de Dieu par l'érection d'une stèle. C'est vraiment l'espace qui est source de révélation lorsque Jacob s'écrie : « Vraiment, c'est le Seigneur qui est ici et je ne le savais pas ». Dieu se révèle dans la manière dont l'homme habite son espace de vie.

Il ne s'agit pas de faire une anthologie des lieux saints, mais de montrer la portée spatiale de la résurrection. Cette réflexion dépasse la constatation que le Christ est le nouveau Temple qui supprime l'ancien, et que, par conséquent, il n'y a pas dans le christianisme – à l'instar de la Jérusalem céleste de l'Apocalypse (Ap 21,22) – de lieu sacré. Pour montrer comment la résurrection bouleverse le mode d'existence dans l'espace, nous pouvons suivre le texte de l'évangile de Jean relatant l'apparition du ressuscité à Marie-Madeleine (Jn 20, 11-18).

L'espace de Marie-Madeleine bouleversé

Dans le registre de l'espace clos où évolue Marie-Madeleine, dominé par la fermeture du sépulcre et la coupure de la mort, le Christ vient ouvrir une brèche. Mais pour ce faire, il ne prend pas du recul comme dans la logique d'une raison raisonnante, il s'approche. Marie est enfermée dans son ignorance du lieu où le corps a été mis. Le Christ va la faire sortir de ce non-savoir en l'aidant non pas à prendre du recul, à analyser le problème d'une manière objective et distante, mais en l'aidant à s'approcher du réel par la reconnaissance.

Dans un premier temps, Marie colmate la surprise du tombeau ouvert qu'elle pensait trouver fermé. Elle renvoie cette explication à la présence d'adversaires invisibles et indéterminés « *ils* ont enlevé le Seigneur du tombeau et nous ne savons pas où *ils* l'ont mis » (Jn 20,2 ; 20,13 ; 20,15). Elle s'enferme ou s'enferme dans un non-savoir qui est aussi son propre cadre spatio-temporel fermé, sans issue sans espérance. Elle est venue une première fois au sépulcre sans que l'on sache pourquoi, puisque le dernier service d'ensevelissement et d'embaumement du mort a été rempli par Joseph d'Arimathie et Nicodème. Elle y revient seule et les mains vides, ce qui va magnifier son rôle individuel de première porte-parole du message de la résurrection

Marie-Madeleine s'enferme dans un non-savoir qui est aussi son propre cadre spatio-temporel fermé, sans issue sans espérance.

à la fin de cet épisode. Le texte tout entier est guidé par une stratégie qui montre la transition d'un espace géométral vide à un espace de reconnaissance. Là où dominait le régime de l'extériorité, il faut que l'appartenance au ressuscité adienne. Le texte fait passer de l'arrachement à l'attachement dans la redécouverte d'une appartenance.

Marie est seule, isolée, dans l'isolement plus que dans la solitude consentie que la tradition provençale magnifiera sous forme de pénitence angélique dans la grotte de la Sainte Baume. Pour l'instant, elle est vide comme ses mains, vide de savoir « où ils l'ont mis ». Lorsqu'elle se penche sur le tombeau, elle le voit vide, contrairement aux deux disciples, qui y verront les linges. C'est alors que ce vide se remplit d'une présence : celle des deux anges, mais surtout celle anticipée du Christ divin, car la présence des deux anges aux deux extrémités du lieu où le corps de Jésus avait été déposé rappelle celle des deux chérubins sur le propitiatoire de l'arche d'alliance où le Seigneur trône (Ex 25,18).

Sans les reconnaître, Marie s'entend adresser plus un reproche qu'une demande d'explication : « Femme, pourquoi pleures-tu ? ». Elle leur répond une nouvelle fois depuis le vide de son ignorance : « ils ont enlevé mon Seigneur... ». Elle se retourne alors et voit Jésus mais ne le reconnaît pas non plus. Comme les disciples d'Emmaüs, ses yeux sont « empêchés de le reconnaître » (Lc 24,16). Ses yeux, c'est-à-dire son intelligence, son entendement, son esprit tout entier est vide de reconnaissance, car même lorsque Jésus lui adresse ensuite la parole elle ne le

reconnaît pas, alors que l'on sait que la voix de quelqu'un est l'instrument le plus fort de la reconnaissance.

La voix est le trait individuel le plus caractéristique d'une personne. Vient ensuite le visage qui est comme un paysage, un assemblage de traits distinctifs que notre cerveau synthétise dans la reconnaissance d'une identité, puis l'*hexis* corporelle c'est-à-dire la forme dynamique du corps, la manière de marcher, de se tenir debout, qui produisent la silhouette. Marie a curieusement oublié les traits de Jésus qu'elle ne reconnaît pas, pas plus d'ailleurs qu'elle ne semble avoir reconnu dans les deux anges des messagers célestes. Elle est obnubilée par l'enlèvement du corps, et plus précisément par la disparition de la chair du cadavre. Elle ne voit que ça, c'est-à-dire qu'elle ne voit rien, le vide.

C'est comme si ce deuxième crime – cette violation de sépulture après le premier crime de la mort du juste sur la croix – l'enfermait dans un déni de reconnaissance, celle de Jésus qui ne fut pas reconnu par les siens (Jn 1,10 ; 7,26). Lorsque Jésus lui adresse la parole et lui pose la même question que les anges : « Femme, pourquoi pleures-tu ? », elle répond encore de la même manière. Cependant, Jésus a ajouté : « Qui cherches-tu ? ». Par là, il l'amène sur le chemin de la reconnaissance, puisqu'il reprend la question qu'il avait adressée aux disciples de Jean le Baptiste, lorsque se retournant vers eux, il leur demanda « Que cherchez-vous ? » Ils répondirent : « Rabbi – ce qui signifie Maître – où demeurez-tu ? » Il leur dit : « Venez et vous verrez ». (Jn 1, 38).

Marie-Madeleine est obnubilée par la disparition de la chair du cadavre. Elle ne voit que ça, c'est-à-dire qu'elle ne voit rien, le vide.

Marie recouvre alors partiellement ses esprits puisqu'elle reprend pied dans le réel du jardin : « elle suppose que c'est le jardinier ». La méthode typologique habituelle de la bible fonctionne bien ici à travers l'usage de nombreuses figures textuelles : le jardin clos, la présence des anges à la porte du jardin, c'est-à-dire à la frontière entre l'espace divin et l'espace mondain, Marie qui veut prendre le corps de Jésus comme Ève avait saisi le fruit, l'appel de Marie par son nom comme Dieu cherchant Adam dans le jardin, le Christ figure de l'arbre de vie et de connaissance².

2. Ces figures seront abondamment reprises dans l'iconographie chrétienne comme par exemple la représentation de l'arbre de la croix planté sur les ossements d'Adam.

3. Parmi des centaines d'exemples où le Christ a dans la main un instrument aratoire, mentionnons le tableau de Rembrandt du Buckingham Palace où le Christ porte en outre une serpette dans sa ceinture.

La méprise de Marie sur Jésus le prenant pour le jardinier est très intéressante. Elle signale le moment de basculement où Marie passe de son rapport fantasmatique au monde à la découverte de la présence réelle, du réel. Marie repliée sur elle-même, dans son chagrin, ne voyait plus, n'entendait plus, ne reconnaissait plus ceux qui lui parlaient, et soudainement elle va entendre et reconnaître Jésus qui lui dit « Marie ». De nouveau la signification des mots va prendre chair. Comment cela se fait-il ? Par le processus de symbolisation qui s'opère dans le recouvrement de la portée signifiante du langage. Plus précisément ? Par la bêche ou le chapeau de paille que porte Jésus ! Le texte n'en dit rien et ce sont les peintres qui nous le suggèrent en représentant cette fameuse scène du « *noli me tangere* »³.

Car c'est le fait que le Christ est lui-même relié au monde du jardin qui permet à Marie de se réinsérer dans le monde. C'est le vêtement présumé ou l'instrument aratoire supposé qui est le prolongement du rapport physique au monde. L'outil comme prothèse de la main rétablit l'inscription du corps physique dans l'espace réel. En effet, le monde vécu est un système d'outils qui ne sont pas simplement juxtaposés les uns aux autres, mais qui renvoient les uns vers les autres, tissant ainsi un réseau d'appartenance au monde spatial. Il y a un chemin qui mène de la bêche à la terre du jardin, du chapeau de paille à la chaude lumière du soleil, de la plante à la bouche *via* le foyer de la cuisine.

Les choses ne sont pas simplement là dans un espace plat, structuré par les seules coordonnées géométriques d'un espace cartésien, étendue vide de contenu charnel et matériel. L'espace vécu est transi des habitudes que les choses instaurent entre elles et avec ceux qui les utilisent. Cet espace que l'on ne cesse de franchir entre le corps physique et la résistance matérielle des choses est un espace de symbolisation constante qui insère l'humain dans son monde. C'est un espace de choses à faire, un système de relations intriquées les unes dans les autres par les actes que l'on pose. Le réel anonyme se transforme alors en un monde des choses habituelles qui portent en elles la trace des usages que l'on en a fait, qui conservent la mémoire palpable de leur convivialité dans leur usure, dans la marque des doigts sales, dans l'empreinte des gestes répétés de leur maniement.

Jésus, en apparaissant comme le jardinier supposé, vient au secours de Marie qui était perdue dans son espace intérieur, vide de monde. Il lui ré-ouvre un chemin de symbolisation, il la relance dans les choses à faire pour que ses mains vides au début du texte reprennent contact avec les entités du jardin.

C'est pourquoi elle se retourne à nouveau. Curieux doublet de retournement après un premier où elle s'était, au verset 14, retourné et avait aperçu Jésus. On peut y lire une maladresse du texte, ou bien y comprendre que le retournement spatial ne suffit pas et qu'il est nécessaire qu'elle soit retournée psychiquement ou spirituellement, convertie au réel du monde dans lequel Jésus la réintroduit. Bien que le jardinier Jésus n'ait d'existence que dans l'espace imaginaire de Marie, il provoque, comme dans le rêve, un choc salutaire.

Lorsque Jésus lui dit : « Marie », il la nomme et c'est alors une naissance pour elle. Elle pousse presque un cri, en tout cas une exclamation « Rabbouni ! », mot araméen qui sonne avec davantage de familiarité informelle que l'hébreu « Rabbi ». Par la surprise de l'émotion et la charge affective qui la recouvre, elle reprend sa place dans le champ du réel. Elle passe de l'équivoque à l'univoque, à l'*una voce*, la voix *une* qu'elle reconnaît parce qu'elle appartient à *une* personne, Jésus. Car la voix donne chair au langage, elle est l'entre-deux du sens et du son. Toute voix vient du dehors de l'expressivité des mots du dictionnaire dans le dedans de la chair pour faire corps. Dans l'appel de Jésus à Marie, c'est l'espace social qui se ré-ouvre pour elle, avec la nécessaire distance symbolique entre les personnes non-réductibles à leur corps de chair, corps sur lequel on ne peut mettre la main pour se l'approprier, mais aussi avec le tissu des relations entre Père et frères : « je ne suis pas encore monté vers mon Père. Va chez mes frères... » (Jn 20, 17).

Du sépulcre au jardin

Marie passe donc de l'espace encore équivoque du jardin à l'espace ouvert de la Création. Par le truchement de la voix qui s'adresse à elle en première personne, elle quitte l'espace anonyme de l'étendue pour entrer dans le lieu habitable où il y a quelqu'un.

Le jardin est un enclos qui, étymologiquement « dans la racine indo-européenne *gher-* d'où sont venus le français *jardin*, l'espagnol *huerto*, l'allemand *Garten*, etc... comporte également l'idée de saisir, d'empoigner ; d'où sont venus les mots grec *cheir* (main) et *choros* (danse dans une enceinte) qui a donné le français *chœur*... Ainsi le jardin saisit la nature immense et la fait tenir dans son enclos, par un jeu d'échelles qui va de l'univers à une main d'enfant (voire à un grain de moutarde comme on dit en Chine), et inversement : de la main d'un enfant à l'univers »⁴.

4. A. BERQUE, *Écoumène. Introduction à l'étude des milieux humains*, Belin, 1987, p. 285.

Il n'y a pas d'espace indépendant des sujets qui l'habitent et en recouvrant son identité en première personne qui lui permet de répondre à l'adresse que lui a faite Jésus, Marie passe du registre de la clôture vide comme l'étaient le sépulcre et sa propre personne car « elle n'y était pas », à la clôture métaphorique du jardin hétérotopique qui rassemble les lieux incompatibles de l'univers entier. Alors que la première clôture était centripète et hermétique, séparante, la seconde est centrifuge et herméneutique, distanciante. La première fonctionnait comme une barrière infranchissable, la seconde établit une frontière qui délimite des habitats.

Il s'est agi pour Marie de voir autrement, de désirer autrement, de passer de l'atonie inerte et immonde à l'action d'annoncer au monde la vie du ressuscité. Ce passage métaphorique, ce transport s'est opéré pour Marie dans un premier temps lorsque, quittant le désir du corps charnel de Jésus, son imagination créative et productrice l'engage dans une anamnèse du corps symbolique de Jésus. La vision de Jésus comme jardinier enclenche chez Marie la reprise du processus de symbolisation qui la replace dans le réel. Elle peut alors consentir à la disparition du corps de chair de Jésus – son corps animal – pour apercevoir le corps symbolique de Jésus.

Il s'agit pour Marie de désirer autrement, de passer de l'atonie inerte et immonde à l'action d'annoncer au monde la vie du ressuscité.

Car le corps, c'est effectivement ce qui se voit le moins sous la vision de la chair. Il s'abrite dans la parole, il s'organise et s'unifie par elle. C'est pourquoi la symbolique de l'outil qui prolonge le corps de chair doit s'accomplir dans l'apparition de la parole adressée à quelqu'un. Marie retrouve l'unité dynamique de son identité corporelle en comprenant que le corps symboli-

que de Jésus, son corps d'active symbolisation, de relation sous mode d'absence d'éléments séparés, n'a pas été anéanti avec son corps de chair.

Dans la première Création, l'humain reçoit d'abord la parole puis le geste, dans la recréation christique, Marie reçoit le geste puis la parole. Elle est appelée par son nom par le nouvel Adam qu'est le Christ, non pas pour s'unir et ne faire qu'une seule chair avec lui, mais pour faire corps. Ce corps symbolique et symbolisant ne tombe pas sous l'observation des sens physiques du corps animal, puisque c'est lui qui donne au corps de chair son temps et son espace en les recevant du Créateur. Le jardin de la Création comme celui de la recréation est un lieu hors-lieu de re-présentation. C'est un espace foncièrement anthropisé, patrimonialisé, un ombilic du monde de la reconnaissance. Comme espace hétérotopique⁵ il rassemble les espaces incompatibles de toutes les créatures sous la guidance de la reconnaissance selon ses trois acceptions.

5. Cette notion d'hétérotopie est développée par Michel FOUCAULT dans sa conférence « Des espaces autres » (1967), dans *Dits et écrits* IV, Gallimard, 1994.

L'ouverture d'un espace de reconnaissance

La reconnaissance est tout d'abord répétition d'une connaissance. La fonction cognitive de la parole amène la connaissance à la re-connaissance. La connaissance est la faculté que toutes les entités ou créatures (de la pierre à l'homme) ont de percevoir leur milieu et d'interagir avec lui. Par le langage, cette faculté qui peut toujours être susceptible de bien ou mal connaître est conduite à ce stade réflexif humain où la connaissance se détache de son substrat matériel pour accéder à son autonomie.

Marie-Madeleine dans le jardin de la résurrection est au centre d'un microcosme qui reproduit en modèle réduit tout l'univers et les entités minérales, végétales et animales qui le composent. Elle est comme députée par toutes les entités pour leur permettre d'accéder à la reconnaissance à travers le geste de symbolisation par l'outil qui la remet au monde. Toutes les créatures connaissent et peu d'entre elles sont susceptibles de reconnaître comme l'humain.

Mais l'humain est entièrement gouverné par la reconnaissance et il se doit d'en user dans sa relation à toutes les

créatures. Il ne peut pas ne pas tenter de leur communiquer le plaisir qu'il prend à se reconnaître dans une photographie du journal à la télévision ou dans un enregistrement sonore.

Marie-Madeleine quitte le jardin, non plus chassée comme Adam et Ève, mais portée par une parole de reconnaissance.

« Là, c'est moi ! » dit-il à son voisin. L'espace de la résurrection, ou de la nouvelle création, est un voisinage. Il détermine en l'humain une prédisposition à la reconnaissance qui s'applique à lui-même, aux autres entités créées et à Dieu. L'humain

prend conscience de son statut de créature quand il est disponible à la demande de connaissance et de reconnaissance de toute créature et du Créateur.

La parole de reconnaissance de l'humain le place aussi dans la condition de débiteur qui rend grâce et transforme en gratitude et en louange le don reçu. Être dans la reconnaissance engage à recevoir le monde et toutes les créatures qui l'habitent comme un don, c'est-à-dire comme quelque chose dont on n'est pas l'origine ou le producteur. En ce sens la reconnaissance est ici synonyme de précédence. Il désigne l'espace comme le lieu ouvert, disponible pour qu'on s'y installe. S'il n'y avait pas cette précédence, cet espace où les créatures peuvent déployer leur créativité, aucune existence ne serait possible.

L'accès à la conscience de la reconnaissance confère à l'humain une responsabilité singulière parmi toutes les créatures vivantes portées par la pulsion de vie dans la reproduction d'elles-mêmes. L'humain ne peut pas ouvrir plus d'espace qu'il n'y en a, mais il est toujours tenté de le fermer à ses congénères ou aux autres entités. La résurrection du Christ laissant le tombeau vide et ouvert est un beau symbole de cette ouverture de l'espace à l'existence.

Enfin, la parole de l'humain lui permet de partir en reconnaissance, non pas en conquête, mais dans une continuelle ouverture de son champ d'action. Ainsi « Marie vient annoncer aux disciples : 'J'ai vu le Seigneur', et ce qu'il lui avait dit » (Jn 20,18). Marie quitte le jardin, non plus chassée comme Adam et Ève, mais portée par une parole de reconnaissance. Il s'agit pour elle maintenant de marcher dans la création, de la *géographier*. La reconnaissance est l'ouverture d'un espace continuellement nouveau et qui pourtant était déjà là.

La résurrection a, en ce sens, profondément changé notre façon de considérer l'espace inconnu. Pour le chrétien, comme par exemple les premiers moines du désert, le territoire inconnu est toujours envisagé comme un lieu à humaniser. Celui ou celle qui part en reconnaissance ne peut le faire que porté par une force qui convertira les déserts en ville, les lieux où règnent les créatures immondes et cruelles en pays de civilisation et de culture. C'est en ce sens que l'espace sous la lumière de la résurrection ne cesse de transformer les barrières en frontières.

Willem FORCHONT, *Noli me tangere*, huile sur bois, 1678 ↓

Christophe BOUREUX

